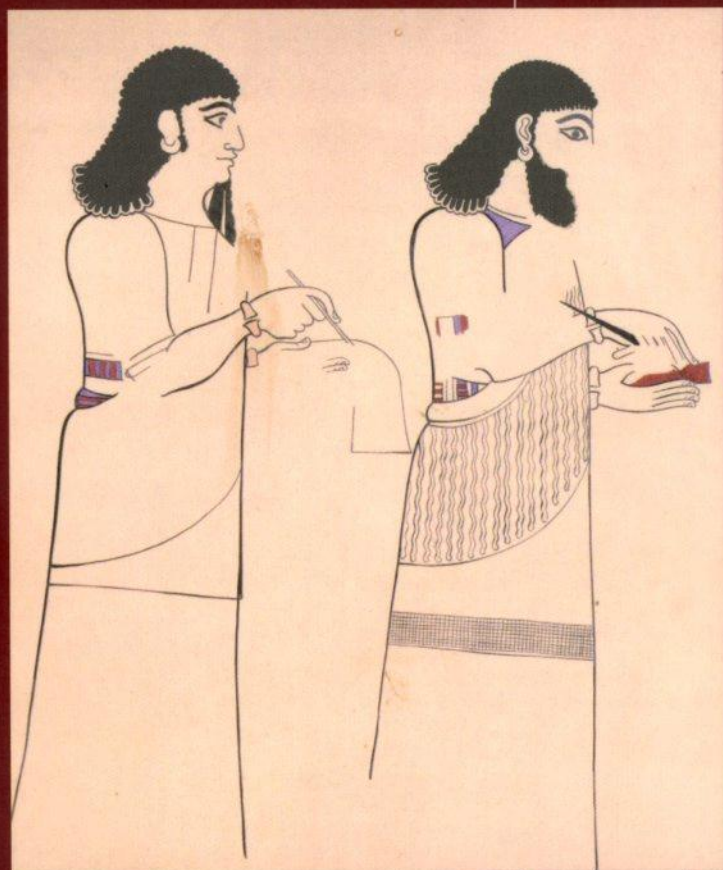


# LES DÉBUTS DE L'HISTOIRE

Le Proche-Orient,  
de l'invention de l'écriture à la naissance du monothéisme



sous la direction de  
PIERRE BORDREUIL,  
FRANÇOISE BRIQUEL-CHATONNET  
et CÉCILE MICHEL

Éditions de La Martinière

ses dépendants, qui prend la forme d'une concession de biens fonciers ou de prérogatives en échange de services.

Le vocabulaire désignant les rapports entre les individus est calqué sur celui de la maisonnée : un individu se définit comme père/mère et fils/fille, ou comme maître et serviteur. Lorsqu'un individu se présente ou est présenté comme serviteur de telle ou telle personne, on ne sait pas toujours s'il s'agit d'un esclave ou d'une personne travaillant pour quelqu'un ou étant à son service. Le mot « serviteur » ou « esclave » existe en akkadien, en ougaritique ou en hébreu, mais il n'y a pas de terme dans ces langues équivalant à celui d'« hommes libres ». Un homme peut être défini comme libéré d'un service ou bien comme libre dans un contexte particulier, mais il n'est jamais défini comme « libre » en soi. Ce que nous traduisons par « homme libre » est généralement perçu par les anciens comme « hommes ». Les individus naissaient soit libres soit esclaves, mais ils changeaient parfois de statut : un homme libre pouvait devenir esclave à la suite de dettes (en ce cas, sa servitude était parfois temporaire) ou à la suite d'un châtement. Inversement, un esclave pouvait devenir un homme libre, et même un homme libre de haut statut.

C'est au cours du IV<sup>e</sup> millénaire que les hommes ont commencé à se regrouper en cités et que ces communautés se sont peu à peu organisées. Une hiérarchie sociale voit ainsi le jour dans le pays de Sumer, mais ce n'est que durant la période d'Akkad (2350-2150) que des hommes libres de naissance sont peut-être mentionnés. En Syrie, à Ebla (fin du III<sup>e</sup> millénaire), des listes de vocabulaire mentionnent des hommes du peuple, appelés *maš-en-kak*, terme équivalent de *muškayyinum*, et qui vient de la racine signifiant « se prosterner » (il a la même racine que le mot arabe qui a donné le français « mesquin »). Cette catégorie, comme celle des hommes (babylonien *awilum*), est attestée en Mésopotamie jusqu'au I<sup>er</sup> millénaire.

Dans la période néo-sumérienne (2150-2000), des codes de lois, notamment celui d'Ur-Nammu, font référence aux statuts des individus, car c'est de celui-ci que dépend la peine encourue ou la somme à rembourser : « Si un homme viole les droits d'un autre en déflorant l'esclave vierge d'un homme, il paiera cinq sicles d'argent. » Ces articles de loi présentent une société théoriquement divisée, d'une part, en « hommes » (sumérien *lú*) et femmes (définies comme épouses, première épouse, veuves, ou filles de naissance) et, d'autre part, en esclaves (mâles ou femelles). Ils parlent de « jeunes hommes » (*guruš*), sans doute eux aussi de statut libre.

Les *Lois d'Ešnunna* (vers 1770) sont les premières à mentionner côte à côte les trois catégories principales de la société mésopotamienne : les hommes par excellence (*awilum*, ou « fils »/« filles d'homme »), les hommes du peuple (traduction possible du mot *muškênu*) et les esclaves (*wardum* ou *amtum*). La plupart des litiges envisagés diffèrent suivant les catégories concernées. Ainsi, « si un

3  
catégories  
d'êtres

pectifs, chacune tentant de prouver sa supériorité sur l'autre. Ces pièces sont riches d'informations sur la vision que les anciens habitants de Mésopotamie se font du monde dans lequel ils vivent, car la préférence pour l'une ou l'autre des parties est souvent fonction de l'utilité que les hommes leur attribuent. Ainsi le dialogue entre la Brebis, symbole de l'élevage, et le Grain qui représente l'agriculture, s'achève par la victoire de ce dernier, car il assure la base de l'alimentation humaine ; l'issue du tournoi révèle les préférences des sédentaires de la plaine irriguée, leurs conceptions de l'agriculture et leur hiérarchie des richesses.

Ces disputes existent aussi dans la littérature akkadienne (*le Tamaris et le Palmier*), mais celle-ci a surtout développé d'autres types de compositions qui sont autant de réflexions sur la condition humaine, parfois également sous forme dialoguée. Une discussion entre un esclave et son maître, dit *Dialogue pessimiste*, examine le pour et le contre de tous les choix humains : le maître se propose d'agir d'une manière précise, que son esclave approuve chaque fois chaleureusement en lui apportant même des arguments complémentaires ; puis le maître se propose d'agir de manière exactement opposée, et l'esclave l'encourage en ce sens avec autant de conviction ! Plusieurs textes mettent en scène une figure appelée le Juste souffrant, par analogie avec Job dans la Bible, car l'un et l'autre posent le problème du mal, que l'homme ne peut supporter et, surtout, dont il ne parvient pas à s'expliquer l'existence. Dans la Théodicée, un homme raconte ses malheurs à son ami, sans en comprendre l'origine ni leur trouver de justification ; l'ami répond point par point par une argumentation traditionnelle, assurant son interlocuteur que les dieux se souviendront bientôt de lui pour mettre un terme à ses souffrances, et lui enjoint de leur faire confiance, puisque les desseins divins sont impénétrables aux hommes. Un autre poème relate les longues souffrances d'un homme, malade, trahi ou abandonné par ses amis, ayant perdu toute influence sociale et toute richesse, mais sauvé grâce à la miséricorde du dieu Marduk, dont il chante finalement les louanges.

Au Levant, la littérature biblique de sagesse s'inscrit dans des traditions littéraires partagées par tout le Proche-Orient ancien, issues de Mésopotamie, d'Égypte et de Syrie, et diffusées à la faveur de leur intégration dans le cursus scolaire des scribes des palais et des temples. Les plus anciens exemples se trouvent dans le Livre des Proverbes, recueil de maximes et d'instructions morales à l'usage des jeunes générations. Ces maximes se caractérisent par l'adresse « Mon fils », désignant le disciple de la sagesse, et rappellent les sentences d'*Ahiqar*, rédigées en araméen, peut-être autour de 700 av. J.-C., insérées plus tard dans le roman puis traduites avec lui dans toutes les langues de culture, qui offrent l'exemple le plus significatif de l'influence durable et universelle des œuvres et des thèmes sapientiels dans le monde antique. Les livres bibliques et la